

te de l'Empire. C'est pour le coup que vous seriez les maîtres de la France!

—Vous voyez les choses de loin. Mais, pour le moment, vous seriez bien aimable d'oublier de qui je suis le fils, ou du moins de ne vous en souvenir que comme vous faisiez tout à l'heure. Vous avez travaillé, dites-vous ? Qu'est-ce que je fais donc, moi, depuis dix ans ?

—Certes, je sais ce qu'il en coûte pour arriver où vous en êtes. Mais ce n'est que le commencement. Savez-vous ce que j'ai fait en sortant de l'Ecole, moi qui vous parle ? Je suis entré comme chauffeur à la compagnie. Trois ans après, j'en savais plus long sur la traction et les machines que tout le conseil des ponts et chaussées réuni. Et voilà comment je suis ici.

—Je le savais. D'ailleurs d'autres ont fait comme vous, et s'en sont bien trouvés. Pourquoi ne les imiterais-je pas ?

—Bah ! vous avez les mains trop blanches et la peau trop fine.

—Elle n'en noircira que mieux. Voyons, me conseillez-vous d'essayer ? Je suis prêt à tout.

—Dame ! l'avenir est aux spécialistes. Mais le métier est dur.

—Tant pis, j'en veux tâter. Y a-t-il des examens à passer ?

—Ne riez pas. Je vous donne six mois avant de savoir piquer un feu proprement.

—Et on gagne ?

Quinze cent francs pour commencer, plus les économies de charbon. Dans trois ans, vous serez mécanicien de première classe à deux mille quatre, et, si vous n'avez pas fait de mauvaise rencontre, vous pourrez devenir ingénieur au matériel.

—Eh bien ! c'est entendu.

—Mazette ! jeune homme, vous avez de l'estomac. Quand commencez-vous ?

—Tout de suite. Donnez-moi seulement trois jours pour dormir. Vous savez ce que c'est qu'un examen. Depuis un mois, nos nuits sont de trois heures en moyenne.

—Vous en verrez bien d'autres sur votre machine. Mais c'est votre affaire. Allez dormir et revenez lundi. Je vous choisirai un bon chef et je vous installerai moi-même. Au revoir, monsieur de Vieuviq.

—Appelez-moi M. Guy. Ce sera mon nom jusqu'à nouvel ordre.

Quelques mois après, comme le train courait le long des digues de la Loire, des pétards d'alarme éclatèrent sous les roues. Le chauffeur sauta sur le frein ; le mécanicien ferma son régulateur ; on s'arrêta en pleine campagne.

—L'express est en avarie à un kilomètre en avant, dit un homme de la voie. Vous en avez pour deux bonnes heures à poser ici.

—Couvrez le feu, Guy, dit le mécanicien, et ensuite vous pourrez faire un somme. Mais prenez garde que nous ne partions sans vous.

Vieuviq couvrit son feu, ferma la cheminée, et, laissant la porte du foyer ouverte pour empêcher le tirage, alla s'étendre sur le gazon du talus.

—Voulez-vous voir les nouvelles du jour ? lui dit un serre-frein qui passait, les mains pleines de journaux oubliés par les voyageurs.

Guy prit le premier venu ; c'était le "Figaro". Il le déplia de ses mains noires et grasses qui laissaient sur chaque page les marques des doigts. Ce qu'il lut ne l'intéressait guère. Les échos de la vie de château ne disaient rien à ce châtelain qui gagnait quatre francs par jour à jeter du charbon sous une chaudière. Les nouvelles du "high life" le faisaient rire.

—Parbleu, songeait-il, dirait-on pas que la France va prendre le deuil parce que le petit baron Z... s'en va au Japon, les poches vides ? Comme c'est touchant, ce souper d'adieux au café "Anglais" ! Au diable les chroniqueurs et les imbéciles qui permettent qu'on apitoye le public sur leur compte !

Il allait jeter le journal ; mais, soudain, il se ravisa. Un nom qu'il n'avait ni lu, ni entendu prononcer